



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.

**LE GRAND TONIC RENFORCIS SAINT-JOUR**  
ET...  
LE GRAND TONIC RENFORCIS SAINT-JOUR

**FEUILLETON du CANARD**

**LES CAMPAGNES d'un ROUÉ**

PAR  
**AMÉDÉE ACHARD.**

(Suite.)

Quand elle fut dans son boudoir, douillettement couchée devant le feu, les pieds sur les chenets, elle tourna sa tête en plein vers sir William.

—Ainsi, dit-elle tout à coup, vous êtes jaloux ?

—Moi ! quelle idée ! s'écria sir William, qui tressaillit comme un duelliste atteint par un coup savant.

—Eh ! c'est un idée que d'autres ont eue avant vous... Je ne vous en remercie pas moins de m'avoir donné cette preuve de jeunesse.

Sir William essaya de rire et voulut plaisanter, mais le coup avait porté ; il le fit gauchement et sans naturel.

—Vous jaloux ! reprit la Madone en l'intoxiquant ; c'est beaucoup d'honneur que vous me faites... Si j'avais encore vingt ans, quelle belle occasion de montrer un peu de fatuité ! Sir William, un homme invincible, vaincu !

Sir William prit la main que la Madone laissait pendre le long de la causeuse, et, s'agenouillant près d'elle :

—Eh bien ! dit-il, si par hasard j'étais jaloux, où serait le mal ?

Le mal ne serait pas terrible, mais la maladresse le serait, répondit la Madone.

Sir William sauta sur ses pieds.

—Prenez garde, s'écria-t-il, je ne m'appelle pas Auguste ! et je ne suis jamais si bien par terre que je ne puisse me relever !



**LE DISCOURS DE SIR JOHN A ST. ANDREWS, (illustré.)**  
**SOL LUCET CONSERVATORIBUS.**

- 1.—Vue d'un champ de blé et de son propriétaire, sous un régime et un soleil conservateurs.
- 2.—Vue d'un champ de blé et de son propriétaire, sous un régime et un soleil libéraux.

La Madone sentit qu'elle avait été trop loin dans son élan de franchise ; fermant donc à demi les yeux et souriant :

—Là ! là ! dit-elle, ne nous fâchons pas !... on n'a pas tous les jours la bonne fortune que, tout à l'heure, au bois de Boulogne, vous m'avez autorisé à deviner. Quelle voix pour un pauvre baiser !... quel accent ! quel regard ! J'avais bien le droit de me montrer fière d'un tel succès et de vous taquiner un peu... voilà si longtemps que l'on n'a pu percer cette cuirasse d'insensibilité contre laquelle je n'osais même plus me risquer... Et c'est au moment où je désespérais de la victoire que vous capitulez !... Je suis femme, et je suis vengée. Mais, rassurez-vous, si vous m'aimez... un peu... je n'aime pas Fernand du tout.

La Madone vit l'éclair de joie qui brillait dans les yeux de sir William.

Elle noua ses deux mains autour du cou interlocuteur.

—Voyons, reprit-elle, voulez-vous que je ne le repuise plus, ce pauvre jeune homme ? Dites un mot et cette porte lui sera fermée à tout jamais.

—Ah ! vous me rendez fou ! s'écria sir William, qui tomba à ses pieds.

Lorsque sir William, qui était attendu chez Jacques Bernard, dut quitter la Madone elle s'appuya tendrement sur son bras et l'accompagna jusqu'à la porte.

—Jamais je ne me suis sentie si heureuse, dit-elle en lui donnant son front à baiser.

Mais quand sir William fut dans la rue, la Madone se releva.

—L'armure est donc brisée ! dit-elle... Et il croit que je l'aime !

Un sourire amer plissa ses lèvres —Autres hommes, mêmes sottises ! reprit-elle.

Un sentiment de triomphe où la joie et la rancune se mêlaient, enfla le cœur de la Madone. Si quelque temps elle s'était occupée de sir William, défendu par son esprit et son dédain, ce temps n'était plus. Il ne lui était resté de ce trouble passager qu'une sorte d'irritation contre l'homme qui l'avait si bien devinée.

Eh ! elle était alors en face de lui dans un état d'infériorité relative qui la froissait. Il lui fallait une revanche et elle ne savait pas comment elle l'obtiendrait. Sir William, pris à ce piège où les plus habiles sont tombés, sir William amoureux, lui en fournissait l'occasion.

La Madone resta plusieurs minutes couchée dans son fauteuil, regardant la flamme du foyer. Des projets confus s'agitaient dans sa tête. Fallait-il, maîtresse de ce cœur si longtemps indomptable, repousser d'un seul coup sir William et lui faire payer en une

heure son insolence d'une année ? Fallait-il, au contraire, s'acharner après lui, l'enlacer, et pour le perdre se faire pareille à cette robe de Nessus dont rien ne pouvait éteindre les ardeurs et qui dévorait ceux qu'elle enveloppait de ses plis ? Pour qu'il fût tout à elle, elle serait toute à lui, et, son œuvre achevée, elle forait comme un enfant qui rejette l'orange dont il vient d'exprimer le jus.

—Et alors, pensait-elle, je le traiterai comme il m'a conseillé de traiter Auguste !

Ce souvenir et ce nom firent prendre un autre cours aux réflexions de la Madone.

A cette époque Auguste, n'était plus cet homme qu'on avait vu insensible aux séductions les plus habiles. Comme une terre ingrate, patiemment amendée par un laboureur intelligent, se couvre d'épis, ainsi le fils du millionnaire perdait de sa sécheresse et de sa stérilité. La tactique professée par sir William portait ses fruits ; l'avare était alors pareil à une mine abondante qui récompense le travail de l'ouvrier. Une vanité aveugle et sottise, exploitée sans relâche et sans cesse excitée, le poussait à des folies qui l'eussent consterné lui-même s'il avait eu la faculté de réfléchir. Rien ne lui coûtait plus pour montrer qu'il était un parfait gentleman et un maître de la mode. D'habiles propos, des réticences calculées, mille insinuations adroitement ménagées, lui donnaient cette conviction qu'il était aimé pour lui-même, et rien n'est plus périlleux qu'une telle conviction quand on est millionnaire. Quel Crésus pense à fermer sa bourse, quand les mains blanches qui la caressent ne songent pas à y puiser ! Mais la sécheresse et l'aridité contre lesquelles si longtemps la Madone avait combattu n'étaient pas à la seu-

le dette qu'il dut acquitter ; l'offense n'était pas oubliée. Fallait-il s'arrêter quand la moitié de la course, et la plus difficile, était franchie ?

Un éolat de rire argentin termina cette longue série de méditations.

—Allons ! dit la Madone, il ne serait pas juste de sacrifier Auguste au profit de sir William, pas plus que de conserver sir William au détriment d'Auguste.

La Madone venait de se rappeler à propos qu'on voit tous les jours deux chevaux bien sages, trottant du même pas et marchant de front, attelés au timon de la même calèche.

La conscience bien rassurée et tranquille comme une personne qui commence honnêtement sa journée, la Madone tira le cordon d'une sonnette.

—Eh ! Victoire, dit-elle à la camériste qui parut, vite un jeu de cartes et viens ici !